

noble maison, orphelin de ceux qui avaient protégé son enfance et sa jeunesse, il ne possédait plus que ce que possède le plus pauvre dans ce pays : un cheval et une hutte de bambous.

CHAPITRE VI

LE DERNIER DES MEDIANA

Lorsque Cuchillo, à la fin de l'entretien dont nous venons de rendre compte, sortit de la cabane où il avait eu lieu, le soleil n'était déjà plus perpendiculaire, et commençait à s'abaisser vers l'horizon. La terre, desséchée par l'ardeur du jour, renvoyait les effluves brûlants dont elle dégageait son sein. Ces vapeurs, condensées par le vent, qui déjà soufflait plus frais, donnaient, par l'effet du mirage, aux plaines arides qui bordaient la forêt, l'aspect d'un lac limpide, comme si la nature, qui ne se plaît qu'aux parfaites harmonies, voulait offrir à l'œil une compensation à la triste nudité du paysage.

Des craquements sourds se faisaient encore entendre dans la forêt, pareils à ceux du bois qui se tord au contact du feu. Mais les arbres relevaient petit à petit leur feuillage sous le vent du sud et semblaient attendre impatiemment l'heure où le dais de brume qui les couvre la nuit allait rafraîchir leurs cimes.

Cuchillo siffla, et, à ce son bien connu, son cheval accourut en galopant. Le pauvre animal avait l'œil éteint par la soif. Son maître, ému de pitié, versa dans unealebasse quelque peu d'eau de son outre, et, bien que ce ne fût qu'une goutte pour l'animal, son œil morne se ranima.

Cuchillo brida, puis sella son cheval, et chaussa ses éperons. Cela fait, il appela un domestique de don Estévan, et lui donna l'ordre, de sa part, de harnacher les mules et les chevaux, et de prendre les devants pour apprêter le coucher, qui devait avoir lieu à quelques heures de route, dans un endroit qu'on appelle *la Poza* (la Citerne), où les voyageurs devaient passer la nuit.

Le domestique objecta que ce n'était pas là le chemin le plus direct pour Tubac, mais bien celui de *l'hacienda del Venado* (la métairie du Cerf). Cependant, sur la réponse péremptoire de Cuchillo, que l'intention du maître était de séjourner quelques jours à l'hacienda, le domestique se mit en devoir d'exécuter les ordres qui lui étaient transmis.

Le propriétaire de cette vaste exploitation agricole, la seule de cette importance entre Arispe et la frontière, était renommé, dans tout l'espace compris entre ces deux points, comme l'homme le plus généreux envers ses hôtes. Ce fut donc sans répugnance que les gens de la suite des deux voyageurs apprirent qu'en allongeant leur route, ils gagneraient du moins quelques jours de repos dans cette hospitalière demeure.

Le domestique chargé des ordres transmis par Cuchillo, après avoir sellé son cheval, se dirigea au galop vers la lisière de la forêt voisine, à l'entrée de laquelle il avait attaché la jument *capitana*(5).

(5) Celle qui marche en tête.

Autour d'elle étaient groupés les chevaux de relais et ceux qui avaient déjà servi dans le trajet jusqu'au village abandonné de Huérfano.

A l'aspect du cavalier qui s'avavançait, le lazo à la main, l'effroi se répandit dans cette troupe d'animaux encore à moitié sauvages. Au moment où le domestique faisait tourner son lacet au-dessus de sa tête, la troupe sauvage s'élança en bondissant ; mais il était déjà trop tard, et le nœud coulant s'enroula autour du cou de deux d'entre eux. Ces animaux avaient trop de fois reconnu la puissance du lazo pour résister, et, la tête baissée, ils suivirent docilement le domestique, tandis que les autres chevaux revenaient se trouper autour de la clochette de la capitana.

Les deux chevaux étant sellés et bridés, le domestique détacha la jument et prit l'avance, escorté par la troupe bondissante, qui se perdit bientôt dans un gros nuage de poussière.

Jusqu'à la Poza, où devait avoir lieu la halte, il n'y avait que quelques heures de route, et comme rien ne pressait d'y arriver avant la nuit, deux chevaux frais devaient suffire à don Estévan et au sénateur.

Celui-ci ne tarda pas à paraître à la porte de la cabane, où il avait consciencieusement fait une sieste, dont ces climats brûlants font éprouver le besoin impérieux. Don Estévan sortait en même temps de la sienne. Bien que l'air fût encore étouffant, il était plus respirable que le matin.

— Caramba ! s'écria le sénateur, c'est du feu que l'on respire, et non pas de l'air, et, si ces cabanes n'étaient pas un nid à scorpions et à serpents, j'y resterais volontiers jusqu'à la nuit, plutôt que de m'élançer de nouveau dans cette fournaise.

Après cette doléance, le sénateur se hissa péniblement à cheval, et don Estévan et lui prirent le devants. A quelque distance d'eux suivaient Cuchillo et Baraja, et enfin les domestiques et les mules fermaient la marche.

Cependant la fraîcheur de la forêt que traversait la cavalcade fit paraître supportable la première heure de route ; mais bientôt elle déboucha, à l'issue du bois, dans de vastes plaines qui paraissaient interminables.

Rien de triste comme ces terrains nus et blancs, sur lesquels toute végétation meurt faute de suc. De distance en distance, de longues perches s'élevaient pour annoncer une citerne ; mais les seaux de cuir qu'elles supportaient, tordus et déchirés par le soleil, disaient en même temps que ces citernes étaient desséchées. Malheur à celui que sa mauvaise étoile égare au milieu de ces plaines désertes ! Si son outre n'est pas bien remplie, s'il hésite sur la route à suivre, son histoire ira bientôt grossir celles des voyageurs morts de soif dans ces solitudes, entre un ciel et une terre également impitoyables.

— Il est donc vrai, comme on le prétendait, dit le sénateur à don Estévan en essuyant la sueur qui coulait de son visage, que vous étiez déjà venu dans ce pays ?